

Le grand vert IP5 de Jean-Jacques Beineix

Thierry Horguelin

Numéro 64, décembre 1992, janvier 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1992). Compte rendu de [Le grand vert / IP5 de Jean-Jacques Beineix]. *24 images*, (64), 72–72.



«Une bande dessinée écolo-mystico-initiatique». Yves Montand et Sekkou Sall

LE GRAND VERT

par Thierry Horguelin

Après Brisseau et sa Sainte-Céline de la *Lévitation*, après Lelouch et le brouet New Age de la *La belle histoire*, c'est au tour de Jean-Jacques Beineix de marcher sur les eaux initiatiques du retour à la Nature et à Dieu, avec ce déconcertant mélange de candeur et de roublardise qui lui est propre. De fait, devant *IP5*, on se demande constamment si l'on a à faire à un grand monument d'art naïf ou à un produit soigneusement calibré au goût du jour, mettant une collection d'effets branchés (tag, rap, skins et louma) au service d'un propos d'une confondante bêtise.

C'est donc l'histoire d'un taggeur nerveux et de son copain, un petit rapper black monté sur ressort, et de leur rencontre avec Léon Marcel, vieil homme à la recherche de celle qu'il a aimée il y a quarante ans, dans la mythique île aux pachydermes de son enfance (l'«I.P.» du titre, les pachydermes en question étant des arbres géants). Léon est une sorte de gourou, rebouteux à ses heures, qui parle aux chênes, marche sur les eaux et ressuscite les lapins. Cela nous vaut quelques

sermons dans la forêt (les oiseaux sont les gardiens du temple, et si je pose la main sur cette branche, me voilà relié au végétal), et des scènes qui font penser à ce que pourraient être les chutes de montage de *Céline* refilmées par Lelouch...

Moins crispant dans son maniérisme que *La lune dans le caniveau*, moins pesant dans ses redondances que *37°2 le matin*, *IP5* n'en demeure pas moins un cocktail des qualités et des défauts du cinéaste: un certain sens visuel, plus proche du storyboard animé que de la mise en scène, et une bonne intuition dans le choix des acteurs, que Beineix a toujours su saisir à un moment intéressant de leur histoire (Béatrice Dalle au début de sa carrière ou Montand à la fin de la sienne), y achoppent une fois de plus sur un scénario bancal, des personnages secondaires si caricaturaux qu'on en est mal à l'aise, et un dialogue consternant, oscillant entre le parler jeune (babil onomatopésque scandé d'un «putain» tous les vingt-cinq mots) et de pompeuses sentences. La volonté d'être en prise sur son époque s'abîme dans le cliché

sociologique, tant les personnages censés représenter la jeunesse sont encombrés de stéréotypes. Quant à la prétention visionnaire, elle bute irrémédiablement sur la sottise affligeante de cette bande dessinée écolo-mystico-initiatique, empilant choc des générations, thérapie par les plantes et régénération par les «pluies lustrales». Reste la morale de l'histoire, énoncée par un Montand très Papet: «Vé, petit, on n'est rien dans la vie sans amour, peuchère!»

Cette naïveté, le cinéaste la revendique sans doute. Mais la naïveté n'est pas la niaiserie, et celle de Beineix, plutôt ronflante, n'a rien à voir – quoi qu'il en pense –, avec la «naïveté» de la fable ou du conte de fées, dont le symbolisme et l'imaginaire ont tout de même une autre profondeur et une autre cohérence (voir *Edward Scissorhands*, rare alliage réussi d'un authentique sens du merveilleux avec des éléments contemporains).

C'est aussi que le chantage à la sincérité de Beineix chante un peu trop fort pour vraiment convaincre. Notre homme a incontestablement un tempérament d'artiste, qui le fait beaucoup souffrir. Il en a aussi le narcissisme torturé, mais c'est un narcissisme improductif, pas loin de la vanité puérile (cf. le «5» du titre, pour le cinquième film de son auteur).

Beineix, au fond, ne parle que de lui, des affres adolescentes de son moâ. Zorg, l'écrivain de *37°2 le matin* que Betty prenait pour le nouvel Henry Miller, c'était lui. Tout comme les dompteurs de *Roselyne et les lions*, – tout compte fait le film où il parlait le plus simplement de sa condition d'artiste parano parce que, descendant dans la cage aux fauves, il était bien obligé d'y risquer un peu sa peau. Le taggeur d'*IP5*, c'est de nouveau Jean-Jacques, – un personnage sur lequel le jugement de la jeune infirmière dont il est amoureux tombe, lucide et cruel: «coquille vide». Verdict que l'on est tenté d'étendre à l'ensemble du film. ■

IP5

France 1992. Ré.: Jean-Jacques Beineix. Scé.: Jacques Forgeas. Adapt.: Beineix et Forgeas. Ph.: Jean-François Robin. Mont.: Joëlle Hache. Mus.: Gabriel Yared. Int.: Yves Montand, Olivier Martinez, Sekkou Sall, Géraldine Pailhas. 119 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.